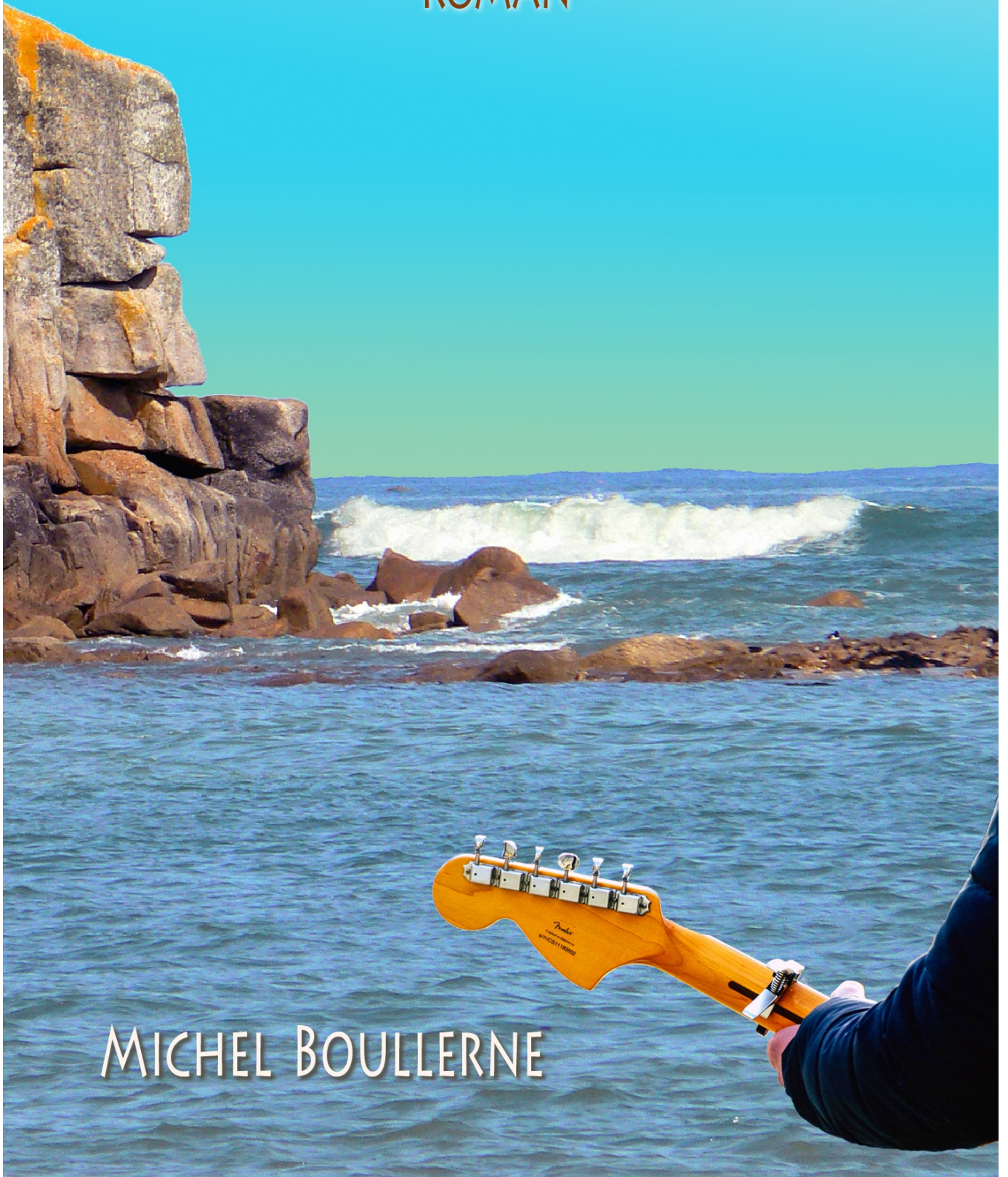


SUR LES RIVAGES DE L'INCONNU

ROMAN

MICHEL BOULLERNE



Michel Boullerne

Sur les rivages de l'inconnu

© Michel Boullerne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9832-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'avais contemplé soixante couchers de soleil sur ce rocher abrupt. J'avais acquis la certitude d'une liberté éternelle. » (Jack Kerouac, Les clochards célestes, 1958)

À cette époque...

Dans les années 1970, le monde numérique n'était pas encore né pour le grand public. Pour se joindre rapidement, il fallait envoyer un télégramme ou dénicher une cabine téléphonique. On prenait le temps d'écrire des lettres, et l'on éprouvait du plaisir à lire celles que l'on recevait. C'était une époque où les jours ne comptaient pas vingt-quatre heures, mais deux fois douze, un temps où l'on recommandait plutôt que d'interdire, une période où la télévision n'empêchait pas totalement les gens d'avoir une vie en dehors de leur salon.

Avertissement

De même que petites et grandes causes déterminent la plupart de nos actes, les gens qui sortent de l'ordinaire inspirent les personnages de romans. Ce n'est pas une raison pour y entrevoir quelque malice ! Aussi, toute ressemblance avec des personnes existant, ayant existé ou à naître dans les prochaines années ne serait que pure chimère. Mais chacun d'entre nous est libre de voir midi à son clocher et surtout de laisser aller son imagination, qu'elle soit fleurie, cosmique ou débordante. Bonne lecture !

Prologue

Sortir du sommeil, c'est émerger chaque matin d'une vacuité abyssale. Se demander qui l'on est, d'où l'on vient. Soulever très légèrement les paupières et distinguer cet empilement de rais lumineux sur les volets. Trop éblouissant ! Alors, garder les yeux fermés pour revenir dans le noir, au bord de la falaise du vide. Après de longues heures de réflexion, décider de rester bien au chaud et attendre que le magicien ose récupérer le sable qu'il a balancé la veille au soir.

Dans la position du ver de terre, au creux de son lit, Bernie se débarrasse à son rythme des brumes de la nuit. Il ne sait plus comment il est rentré chez lui, au petit matin. Peu importe, il n'a pas envie de se lever. Il laisse vagabonder ses pensées, puis se sent glisser au plus profond de sa mémoire, là où certaines choses n'aiment pas être dérangées, comme ces boîtes hermétiques enfouies en lui depuis la nuit des temps. En s'installant dans son rêve éveillé, il les regarde s'entrouvrir. Peu à peu, elles laissent échapper quelques bribes des lourds secrets qu'elles ont toujours maintenus au-dessous de la surface de sa conscience.

Dans la première, il se revoit enfant, dans cette petite maison qu'il aimait bien, près du port de commerce dans les faubourgs de Chalerolle. Dans son souvenir, il joue souvent dans le jardin, le jeudi après-midi, près de son père qui manie la bêche, tout en le surveillant pour qu'il n'écrase aucune plante en courant après son imagination. Mais le soir, à la nuit, quand il doit sortir dans la cour pour aller aux toilettes, il est seul : son père s'est enfermé dans son bureau et sa mère est en courses. Il n'a pas encore six ans, il clame sa peur et appelle à l'aide, mais personne ne répond. Quand il ouvre la porte de la cuisine, il voit le noir se dresser devant lui. Il redoute cette ombre qui l'attend là, menaçante, prête à l'envahir. Il doit la surprendre avant qu'elle ne puisse l'absorber. Il connaît la chanson ! Il se rappelle la première fois où il est entré en elle, sans se méfier. L'air est soudain devenu glacé, il ne voyait plus rien, il a hurlé et puis... il ne sait plus. Il s'est retrouvé dans les bras de sa mère, qui lui chuchotait des mots rassurants. Alors tous les soirs, quand il doit aller pisser pour éviter de s'oublier dans son lit et s'attirer ainsi les foudres paternelles, il est contraint d'inventer des stratagèmes pour éviter que l'ombre ne le prenne à nouveau. Il ne veut plus sentir cette humidité glaçante. Il ne sait pas ce qu'est la mort, mais ça doit y ressembler. Dès qu'il sort de la cuisine, il se jette en courant de l'autre côté du petit préau, à deux toises de là, puis il s'écrase contre la porte des toilettes qu'il déverrouille aussi vite qu'il peut et s'y engouffre. Il reste concentré, car il sait qu'il va devoir faire le trajet en sens inverse, une fois sa miction accomplie. Il

éprouve toujours cette sensation glacée quand il traverse l'ombre, même au cœur de l'été, quand la température dépasse les vingt-cinq degrés. Mais à force d'essayer, il réussit à tromper les ténèbres et depuis qu'il parvient à se retenir le matin au plus profond de sa couche, il a moins peur de son père.

Le deuxième écrin est matelassé et hermétique, lui seul en possède la clef. Il renferme un cauchemar récurrent qui le terrorise depuis qu'il a eu l'eau chaude, vers ses treize ans. C'est un rêve dans lequel il est allongé dans une chambre sous les combles, un placard où l'on ne peut pas se tenir debout. On y accède par un long escalier étroit qui semble partir des sous-sols. Il est réveillé par des bruits sourds et des grognements diffus au bas des marches, accompagnés d'une lueur dansante qui augmente peu à peu d'intensité. Il se fige de frayeur en pensant à une créature qui s'approche. La peur devient angoisse quand il voit une sorte de bête, mi-ours mi-sanglier, passer devant l'escalier, s'arrêter et regarder vers lui. Puis, le monstre commence à gravir les marches en grognant de satisfaction. L'épouvante que le garçon éprouve finit par le terrasser avant que la bête ne l'atteigne.

Dans la troisième boîte, comme pour gommer le souvenir qui précède, il garde au chaud ses premiers mauvais rêves d'enfant. Le plus marquant – mais aussi le plus fréquent – survient toujours au moment de s'endormir. Dès qu'il bascule dans le sommeil, il doit s'accrocher à son oreiller qui se met à grossir. Il devient si volumineux que le petit garçon doit l'entourer de ses bras, le serrer très fort et s'y cramponner, parce qu'au-dessous, il n'y a soudain plus rien. Le vide, dans le noir. Il se sent tomber, à peine ralenti par l'oreiller qui, cette fois, diminue de plus en plus au fur et à mesure de sa chute, jusqu'à disparaître et lui échapper. L'enfant se voit alors dégringoler, nu et seul au milieu de rien, hurlant de terreur en attendant le choc qui ne viendra jamais. Par la suite, il se retrouve au bas de son lit, un peu sonné, comme Alice au début de l'histoire qu'il adore entendre conter. Mais à la différence du pays des merveilles, il est bien seul, sans lapin pressé, sans chapelier halluciné ni reine coupeuse de têtes de cartes à jouer. Personne, il n'y a plus personne.

C'est la dernière boîte. Il a de nouveau sept ans quand sa mère finit par se rendre compte qu'il éprouve une réelle terreur du noir. Elle en parle alors à son père, qui l'amène au fond du jardin, à la tombée de la nuit. L'homme serre la main du garçon pour lui assurer qu'il n'y a aucun risque : il est là pour le protéger, lui qui n'a peur de rien. Ils marchent jusqu'au grillage qui les sépare d'un terrain vague. Au loin, ils distinguent l'activité des chantiers navals et

perçoivent les bruits des grues qui déchargent les bateaux. Dans sa vision d'enfant, un monde inconnu apparaît avec des flammes, des odeurs chimiques et les bruits sourds, provoqués par ces monstres de métal qui se déplacent au loin, ces colosses aux pieds de béton dont les yeux arrosent les alentours de faisceaux lumineux. Et s'ils venaient jusqu'ici ? Il ne connaît pas la guerre, peut-être ça y ressemble.

L'ombre prend ses quartiers. Elle progresse et apporte cette fraîcheur humide qui traverse la peau dès que le soir tombe. L'adulte lui explique alors que personne ne devrait avoir peur de l'obscurité, car celle-ci permet au contraire de ne pas se montrer. Mais ce que reçoit le petit Bernie, du haut de ses sept ans, à travers les ondes que lui transmet la paume de la main paternelle, ainsi qu'à ces légers tremblements qu'il entend dans sa voix, c'est une sourde angoisse, une trouille incontrôlée que son père cherche à lui cacher. L'enfant flaire qu'elle provient peut-être de monstruosité bien plus immondes que ce qui est noir. Dans ces ténèbres envahissantes qui annoncent une autre nuit, peut-être se trouve-t-il des phénomènes encore plus dangereux, des menaces que les adultes s'évertuent à toujours vouloir taire ?

Quand les secrets se créent, ce qui est tu peut tuer.

La Padottine

*

1

Au jour du muguet, comme la fête du Travail tombe un dimanche, le ciel décide de faire un effort en se lançant dans un grand ménage. Armé d'un soleil renaissant, il balaye les nuages et repousse discrètement la pluie sous le tapis de grisaille à l'est.

Accoudé au bastingage à la poupe, Bernie observe le sillage rectiligne tracé dans l'eau par les hélices de la vedette qui assure la liaison de Chalerolle à Strimantain, le bourg principal de l'île d'en Face. On dirait une autoroute de crème chantilly, dont les bords convergent jusqu'aux silhouettes majestueuses qui gardent l'entrée du port, les tours Hacadéline et San Coltianis. Le temps estival annonce une traversée confortable.

Il repense amèrement à l'état de décrépitude dans lequel il s'était perdu avant le début de cette aventure, toutes ces soirées à s'ennuyer au milieu de la faune chaleroise entraînée par leur berger Balboaco, un pique-assiette local plus bête que méchant, mais terriblement envahissant. Il avait alors fait la connaissance de Josepha, une authentique sorcière blanche plus visionnaire que médium et plus chamane que cartomancienne. Celle-ci, en une seule séance, avait transformé sa vie, le poussant à sortir de ses habitudes et à repousser cette phobie sociale qui l'entraînait à vivre reclus entre les quatre murs de son salon. Plusieurs rencontres se sont alors enchaînées : d'abord Maxime, ce grand costaud large d'épaules au visage ouvert, franc et bienveillant avec qui il s'est forgé une belle amitié. Puis, ce dernier lui a présenté les personnes qui allaient prendre une place prépondérante dans sa nouvelle vie. Il fit la connaissance de Charly, l'homme qui allait devenir son partenaire, ce guitariste chanteur à la voix si particulière, entre satin et velours, qui exprime avec une grande sensibilité toutes les émotions d'un texte. Ensemble, ils ont construit un répertoire de reprises de chansons de Paul Simon, Leonard Cohen et quelques autres.

Mais au-delà du talent musical de Charly, Bernie éprouve une véritable fascination pour ce garçon gentil, généreux, doté d'un bon sens du partage et de quelques solides valeurs. Il cultive bienveillance, altruisme, compassion et créativité pour dégager, au final, un mélange au parfum d'hédonisme. En revanche, il peut se montrer naïf en considérant que l'être humain n'est jamais foncièrement mauvais. Enfin, il déteste dire du mal des autres : il est capable de se sentir coupable d'avoir regardé une mouche de travers !

Maxime, lors de leur rencontre, lui avait confié que Charly avait subi une

enfance difficile, entre un père violent et une mère défaitiste. Cela pouvait expliquer ses comportements fuyants et ses réactions parfois surprenantes. Charly s'est installé chez lui, puis Max est revenu avec trois autres amis inséparables de Mongaulée, les derniers membres de la fameuse *Smala*. Il a ainsi connu Vénus, capitaine courageuse à la démarche provocante et Julio Masado, un grand sec passionné de théâtre que l'on surnomme Sadou. Enfin, il a rencontré Tycha, une petite abeille bourdonnante à la voix d'enfant, au visage rond, aux cheveux frisés blond très court et aux grands yeux étonnés, celle dont il est tombé follement amoureux.

Plus sa ville s'éloigne au fond du chenal, plus Bernie mesure les progrès accomplis dans cette période de sa vie en pleine évolution. À vingt-deux ans, il se sent aujourd'hui suffisamment confiant pour poursuivre son chemin. Mais le départ de Tycha pour dix mois, en août dernier, le laisse en proie au doute et aux tentations. Il repense souvent à Ula, une jeune argenaise rencontrée deux ans auparavant sur une plage de l'île d'en Face. Fantôme de plus en plus translucide, quoique inaltérable, ils ne se sont plus jamais recroisés, mais elle ne cesse de le hanter.

Bernie se détourne de la vision de sa ville et des pensées qui s'y rattachent et remonte la coursive tribord en direction du poste avant. Les passagers s'écartent pour laisser passer ce grand brun dégingandé vêtu d'un pantalon de velours noir côtelé et d'un vieux blouson de cuir élimé. Sa longue tignasse est attachée par un catogan, une barbe hirsute lui mange la moitié du visage et des lunettes rondes dissimulent son regard bleu vert. Le jeune homme se fraye un chemin en observant au passage les pétroliers, céréaliers et autres pachydermes amarrés le long des môles avancés du port de commerce, fouillés sans relâche par des grues tentaculaires. Si les monstres portuaires l'impressionnent depuis son enfance, les bateaux lui rappellent son envie de voyager, pour aller vérifier ailleurs la couleur de l'océan ! Il n'a jamais quitté sa région et espère bien partir vers la Bragenet, au nord, pour enfin découvrir des paysages qu'il ne connaît pas. Depuis un mois, en jouant sans relâche dans les restaurants de Chalerolle, Charly et lui ont déjà amassé une belle cagnotte qui devrait leur permettre de partir cet été.

Arc-bouté à la balustrade avant, Charly se tient droit, le nez au vent, les yeux fermés, comme s'il goûtait au bonheur d'une traversée tranquille, face à une petite brise d'ouest printanière. Mais Bernie sait qu'il lutte contre un mal de mer plus redouté que tangible. Il contemple son ami plongé dans sa concentration, qui relève le col de sa veste rapiécée aux coudes pour se protéger du froid. Il ne